

pentés des montagnes, puis ils suivaient soigneusement tous les filons métalliques jusqu'au point où ils s'enfonçaient dans la terre. Là où le minerai était près de la surface du sol, ils pratiquaient l'ouverture en dessus, sans oser faire de trop profondes excavations, afin que les ouvriers pussent jeter sur les bords du trou ou faire passer de main en main dans des paniers, les trésors qu'ils avaient découverts (*). Ils savaient fondre la mine et la purifier, soit par le feu, soit, quand elle était trop difficile à traiter ou mélangée de substances hétérogènes, en la mettant dans de petits fourneaux construits tout exprès. Ces fourneaux étaient élevés, et si artistement disposés, que le courant d'air remplaçait le soufflet, moyen artificiel qui leur était inconnu. Par ce procédé si simple, le métal était fondu avec tant de facilité, que l'argent était devenu assez commun au Pérou pour servir sous forme d'ustensiles de ménage et de vases destinés aux usages ordinaires. Un grand nombre de ces ustensiles étaient, à ce qu'il paraît, merveilleusement travaillés. Les plantes, les fleurs et les fruits d'or qui, suivant les historiens (**), ornaient les jardins de l'Inca, prouvent que les Péruviens avaient poussé assez loin l'art de ciseler les métaux précieux et de leur donner toutes les formes possibles. « Mais, dit Robertson, comme les conquérants de l'Amérique ne connaissaient bien que la valeur du métal, et ne s'occupaient guère des formes que l'art lui avait données, dans le partage du butin, on ne tint compte que du poids et du degré de finesse, et presque tout fut fondu. » Nous avons nommé, dans une autre partie de ce travail, l'Espagnol à qui échut par le sort la splendide image du soleil arrachée au temple de Cuzco; on a vu le cas que le grossier soldat fit de ce trésor, mis pour enjeu dans une partie de dés, et perdu dans l'es-

(*) Ramusio, III, 414.

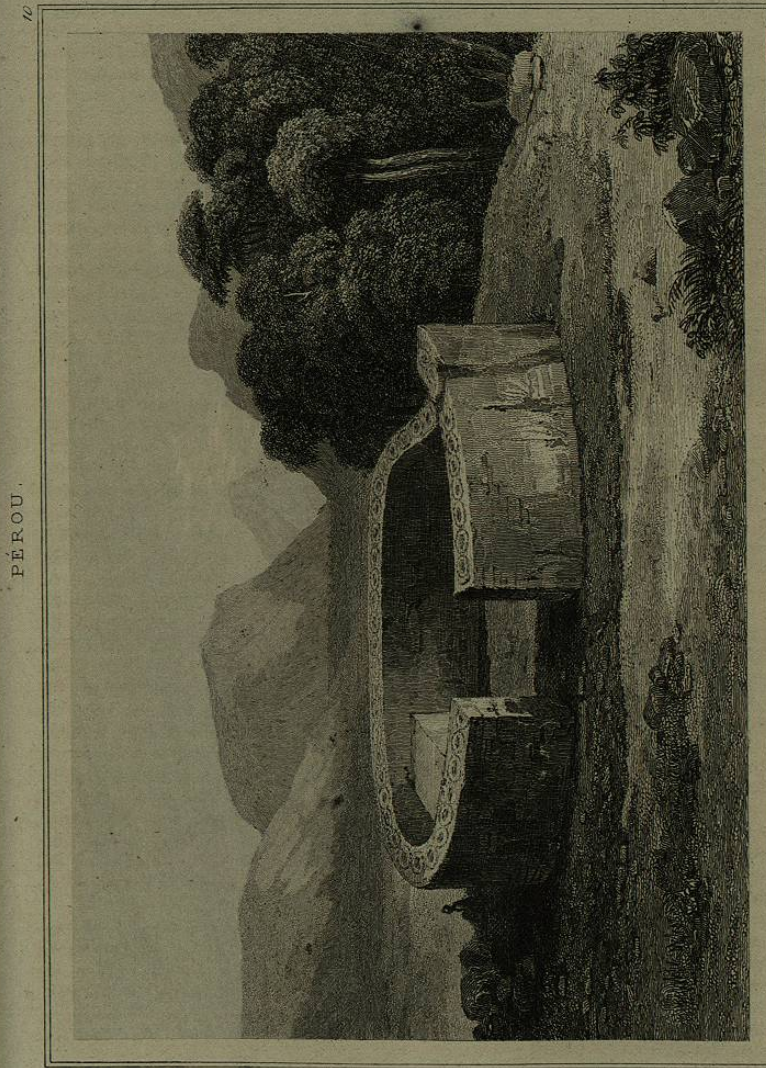
(**) Acosta, liv. IV, ch. XLV; Garcilasso; Ulloa.

pace de quelques heures. La masse des richesses de toute nature qui tombèrent entre les mains des vainqueurs est incalculable, et elle atteste le degré d'industrie où étaient parvenus les Péruviens dans tout ce qui concernait la fonte et la façon de l'or et de l'argent.

Des objets intéressants trouvés dans les tombeaux du Pérou, tels que des miroirs faits d'une pierre dure, polie et brillante, des vases de terre de formes variées, des haches et des armes de guerre, des outils de silex et de cuivre durci, prouvent que les Péruviens employaient aussi leur adresse et leur patience à quelques-uns de ces ouvrages qui sont à la fois du domaine de l'utilité et du *confortable*. Mais on a trouvé un trop petit nombre de ces objets pour affirmer qu'ils fussent d'un usage général; d'ailleurs, les outils en question étaient si petits et si légers, qu'ils ne pouvaient évidemment avoir servi que pour des ouvrages en quelque sorte insignifiants. Peut-être le métal dont ils étaient faits était-il rare, ou bien l'opération par laquelle on lui donnait la dureté nécessaire, était-elle si difficile et si longue, qu'on se bornait à fabriquer quelques-uns de ces instruments. Toutefois le fait seul de l'existence de ces objets constitue la supériorité des Péruviens sur les autres peuples du nouveau monde, car les pièces d'orfèvrerie et les autres produits de l'industrie péruvienne trouvés après la conquête, s'ils ne sont pas remarquables sous le rapport de l'élégance et du goût, sont justement admirés à cause de l'habileté prodigieuse qu'il a fallu déployer pour les confectionner avec des instruments de travail si imparfaits.

Toujours est-il qu'ils savaient travailler l'or, l'argent, le cuivre et le plomb. Pour ce qui est du cuivre, ils le mélangeaient d'étain, et le rendaient ainsi assez dur, pour pouvoir, à défaut du fer, en fabriquer des outils et des armes.

L'art du tissage avait été, comme nous l'avons dit, enseigné aux Péruviens par Manco Capac et sa compa-



*Inventé par
Jardin de l'Inca, pris de Cuzco.*

gne, dès les premiers temps de leur puissance. Les indigènes finirent par devenir si habiles dans la fabrication des étoffes, qu'ils faisaient des tissus de laine d'une finesse extraordinaire. « Nous avons trouvé dans les tombeaux, dit M. D'Orbigny (*), des tissus magnifiques, bien qu'on ne puisse pas les comparer à ceux que tissaient les vierges du soleil. » Cette perfection était d'autant plus étonnante, que leurs métiers étaient essentiellement grossiers et insuffisants. Ces métiers consistaient en deux bâtons placés sur terre horizontalement, et auxquels la trame était attachée. On en trouve encore aujourd'hui de semblables au Pérou.

L'art de la teinture avait été aussi poussé très-loin. Ils étaient parvenus à fixer avec tant de solidité les couleurs les plus vives, le rouge et le jaune surtout, qu'on trouve encore des étoffes qui, malgré un séjour séculaire dans les tombeaux, ont conservé leurs nuances dans toute leur fraîcheur primitive.

A propos des étoffes et de la teinture, nous reviendrons sur le costume des anciens Péruviens. Les vêtements des gens du peuple étaient faits avec de la laine d'alpaca. Ils consistaient en une tunique qui descendait jusqu'à mi-jambe, et en une espèce de caleçon venant jusqu'au genou. Un bonnet et des sandales (*usutas*, aujourd'hui *ojatas*) complétaient ce costume aussi simple que favorable aux mouvements du corps. Tout l'ajustement était de couleur sombre et de tissus grossiers. Les hommes eux-mêmes portaient les cheveux tressés et tombant par derrière. Les femmes portaient une chemise de laine; par-dessus cette chemise une tunique sans manches, non cousue dans la partie supérieure; les deux pièces qui la composaient étant réunies au moyen de deux épinglettes d'argent, et recouvertes d'une pièce d'étoffe carrée qui venait se fixer sur la poitrine au moyen d'une autre épinglette.

Leurs cheveux tombaient aussi sur leurs épaules. Pour tout ornement, elles portaient des colliers de petites pierres. Quant aux Incas, leurs vêtements, tissés par les vierges du soleil, qui y mettaient tout leur savoir-faire, étaient d'une finesse admirable. Eux seuls pouvaient se permettre les ornements de plumes et la couleur rouge et jaune. Par un privilège obtenu de la bonté des empereurs, les indigènes de certains districts pouvaient s'allonger artificiellement les oreilles. La longueur était proportionnée au rang des individus.

Du reste, on trouvera dans une autre partie de ce travail des détails assez explicites sur le costume péruvien. Nous les avons intercalés dans le passage relatif aux objets trouvés dans quelques tombes anciennes.

La conclusion à tirer de tous ces faits touchant les usages, les institutions et les connaissances des Péruviens, c'est que ce peuple était parvenu à un degré de civilisation qui, sans le placer bien haut dans l'échelle sociale, le mettait cependant, sous certains rapports, au premier rang des nations de l'Amérique. Toutefois d'autres faits non moins significatifs prouvent que cette civilisation devait se restreindre dans un cercle assez étroit. L'existence d'une seule ville, Cuzco, tandis que le reste de la population était disséminé dans des villages ou des maisons éparses, démontre suffisamment l'exactitude de cette assertion. Cet isolement des membres d'une même société, ce manque de relations habituelles entre citoyens d'un même pays, cet éparpillement des sujets loin de l'unique centre politique, devaient avoir pour résultat nécessaire l'extinction de l'activité sociale et l'engourdissement des intelligences. Les hommes ne se perfectionnent que par le frottement, par des rapports continuels les uns avec les autres, par cette espèce d'excitation qui résulte de la réunion d'un grand nombre d'individus sur certains points d'un empire. Dans un pays aussi vaste que le Pérou, et où il

(*) *L'Homme américain*, t. I, p. 286.

n'existait qu'une seule ville, les progrès de l'esprit ont dû être non-seulement très-lents, mais encore essentiellement bornés.

Ce défaut de centres d'activité avait un autre effet qui lui-même influait sur la marche de la société péruvienne dans les voies de la civilisation : c'est qu'il était un obstacle au commerce. Là où existent de grandes villes, les besoins des citoyens, qui sont tout à fait autres que ceux des agriculteurs, amènent un échange de produits ou de valeurs, qui, en rapprochant les hommes, favorise singulièrement le progrès intellectuel aussi bien que les améliorations matérielles. L'industrie cherche des procédés nouveaux qui augmentent la masse de ses produits et les améliorent en même temps ; l'agriculture, de son côté, s'efforce d'obtenir de la terre des richesses plus abondantes et plus recherchées des consommateurs. Une heureuse émulation s'établit et se propage parmi les citoyens de toutes les classes ; la prospérité publique s'accroît, et le bien-être des individus augmente dans une proportion égale. Là, au contraire, où les hommes, éparpillés, ont tous à peu près les mêmes besoins, qu'ils satisfont facilement chacun dans sa sphère particulière, le commerce, privé d'excitation, reste complètement nul, et ses résultats, si désirables, sont perdus pour la nation. Tandis que les villes du Mexique avaient leurs marchés réguliers où abondaient les objets d'échange, au Pérou la singulière division de la propriété et l'éparpillement des citoyens rendaient ces réunions périodiques inutiles et prévenaient l'essor de toute activité commerciale. Un autre effet de cet état de choses, c'était de restreindre les besoins des membres de la communauté aux nécessités de l'existence animale ; par conséquent, de rendre superflus les efforts de l'imagination et du génie, enfin de dispenser les citoyens de toute éducation industrielle, de toute initiation sérieuse aux choses qui sont du domaine de l'art et de l'invention. Aussi, ne de-

vons-nous pas nous étonner d'apprendre que chaque Péruvien exerçait indistinctement toutes les professions. Les artistes occupés aux ouvrages les plus délicats et les plus recherchés formaient seuls un ordre séparé. De cette absence presque complète de spécialité, résultait naturellement une médiocrité générale et un ajournement indéfini des perfectionnements dont le génie humain est susceptible.

Un trait caractéristique de la civilisation péruvienne, c'est la mollesse incurable dans laquelle l'extrême adoucissement des mœurs et l'influence des institutions avaient plongé la nation tout entière. Les Péruviens ont toujours été destitués d'esprit militaire. Malgré les expéditions guerrières que les historiens racontent à la gloire de leurs Incas, il est incontestable que ce peuple ne s'est jamais distingué par son humeur belliqueuse. Les Mexicains et les indigènes de l'Amérique centrale ont résisté avec énergie, mais sans succès, aux Espagnols. Les Péruviens, au contraire, se sont laissés subjugués presque sans défense. Dans une ou deux circonstances seulement ils ont prouvé qu'ils ne méritaient pas, absolument parlant, le reproche de lâcheté que leur ont adressé plusieurs observateurs pessimistes.

Si, à tous ces détails de mœurs, de caractère et d'habitude, on ajoute quelques traits de barbarie tout à fait significatifs, tels que les sacrifices humains sur la tombe de l'empereur, et l'usage de manger la viande et le poisson entièrement crus, on reconnaîtra que la société péruvienne offrait, sous la dynastie des enfants du soleil, le plus bizarre mélange de bons et de mauvais résultats, d'institutions civilisatrices et de lois pernicieuses, de sagesse et d'imprévoyance, de phénomènes dignes d'admiration et de faits accusateurs ; ensemble hétérogène qui prouve que les efforts des législateurs du Pérou n'avaient produit, en définitive, qu'un état social très-imparfait et plein de contrastes choquants.

Nous n'avons encore rien dit de la situation intellectuelle des Péruviens sous les Incas ; un court exposé suffira pour fixer le lecteur sur ce point.

Les Indiens du Pérou paraissent avoir eu quelques idées de philosophie, d'astronomie, de médecine et d'arithmétique. Leurs hommes les plus distingués, sous le rapport de l'esprit, s'appelaient *amautas* ; on ne sait trop quelle était leur spécialité. « Ils avaient, dit Garcilasso, des raisonnements subtils, à la manière des philosophes, et en réduisaient la théorie en pratique, comme ils le témoignaient en plusieurs rencontres par rapport au gouvernement de leur État. » D'après cette définition un peu vague, les *amautas* étaient sans doute consultés sur les divers points de législation ou de matières gouvernementales qui intéressaient la chose publique. Malheureusement, l'usage de l'écriture leur manquant, ils n'ont pu transmettre à la postérité leurs principes, leurs vues, et les formules de leur morale.

En fait d'astronomie, les Péruviens n'avaient observé que quelques-uns des phénomènes qui se rattachent aux évolutions du soleil et de la lune. Ils avaient remarqué la différence des jours, ainsi que leur égalité à certaines époques, les phases de la lune, et ce qu'ils appelaient sa mort, c'est-à-dire sa disparition pendant un certain temps ; mais ils ne se rendaient pas compte de ce mouvement. Ils appelaient l'étoile de Vénus *Chasta*, c'est-à-dire *chevelue*, à cause de son éclat rayonnant. Ils admiraient les pléiades, parce que ces astres leur paraissaient différents des autres.

Ils savaient que la révolution de la terre autour du soleil s'accomplissait dans une année, ce qu'ils désignaient par le mot *huata*. Suivant Acosta, leur année commençait, comme la nôtre, au mois de janvier. Le peuple comptait les années par les récoltes et les mois par les lunes ; ils faisaient l'année de douze lunes, mais ils ne savaient pas calculer les différences de l'année solaire. Ils connaissaient les solstices, et voici de quelle manière ils

en constataient le retour : ils avaient construit, à Cuzco, seize tours, dont huit situées à l'est, et les autres à l'ouest. Ces tours étaient rangées quatre par quatre ; les deux du milieu étaient plus petites que les autres et avaient trois étages ; on avait laissé dix et jusqu'à vingt pieds de distance entre une tour et sa voisine. L'Inca se plaçait dans un lieu propice pour observer si le soleil se levait et se couchait entre les deux petites tours de l'est et de l'occident, et quand le fait se réalisait, on déclarait le solstice arrivé.

Les équinoxes leur étaient aussi connus, quoiqu'ils en ignorassent la raison déterminante, et ils en célébraient le retour par de grandes réjouissances publiques. Pour en fixer l'époque, ils avaient élevé au milieu de la place qui s'étendait devant le temple du soleil, des colonnes très-riches et artistement travaillées. Aux approches de l'équinoxe, les prêtres se mettaient en observation, et suivaient attentivement l'ombre des colonnes. L'emplacement sur lequel s'élevaient ces espèces d'observatoires était circulaire, et, de son centre, on avait tiré une ligne de l'est à l'ouest. Une longue expérience leur avait appris en quel endroit ils devaient chercher le point de la réalisation du phénomène, et, par l'ombre que la colonne projetait sur la ligne, ils jugeaient du moment où l'équinoxe aurait lieu. Si, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, l'ombre se faisait remarquer autour de la colonne, et qu'il n'y en eût pas du tout à midi, de quelque côté qu'on regardât, ils proclamaient ce jour équinoxial. Aussitôt ils ornaient les colonnes de fleurs et d'herbes odoriférantes, puis ils plaçaient au sommet de l'une d'elles un trône magnifique où ils disaient que le soleil, leur père, venait s'asseoir toute la journée. Des cérémonies publiques fêtaient ce grand jour, et l'on offrait à l'astre bienfaisant des présents dignes de lui, c'est-à-dire de l'or, de l'argent, des pierreries, et autres objets précieux. Il faut remarquer qu'en pour-

sant leurs conquêtes du côté de l'équateur, les rois du Pérou observèrent que plus ils approchaient de la ligne équinoxiale, moins les colonnes produisaient d'ombre en plein midi; aussi celles qu'on éleva à Quito, et dans le voisinage de cette ville jusqu'à la mer, étaient-elles les plus estimées, parce que le soleil y donnait à plomb, et qu'à midi elles ne projetaient pas d'ombre. Les Péruviens croyaient que leur père ne trouvait pas de siège plus agréable, et qu'il s'asseyait perpendiculairement sur ces colonnes, tandis qu'il se posait de côté sur celles des autres pays.

Ils avaient, comme tous les peuples peu éclairés, les idées les plus bizarres sur les éclipses : quand l'occultation du soleil avait lieu, ils disaient qu'il était irrité contre eux, car son visage était troublé comme celui d'un homme en colère; de là des prédictions et des craintes puériles pour l'avenir. Les éclipses de lune enfantaient les mêmes terreurs superstitieuses : l'obscurité projetée sur l'astre leur faisait dire qu'il était malade. Ils tremblaient que, venant à mourir, et se détachant du firmament, la lune ne tombât sur la terre et ne les écrasât en masse. Dès que l'éclipse commençait, ils faisaient le plus de bruit possible avec des trompettes, des timbales et des tambours; ils attachaient les chiens et les fouettaient, pour leur faire jeter des cris de douleur. Ils pensaient que la lune, qui était censée affectionner ces animaux, aurait pitié de leurs lamentations, et sortirait de son assoupissement pour les délivrer. Les taches de cet astre leur inspièrent des idées encore plus absurdes et plus ridicules : ils disaient que le renard, s'étant épris d'amour pour la lune, à cause de son éclat et de sa beauté, s'avisait, un jour, de monter au ciel pour s'accoupler avec elle, et qu'il l'embrassa si fort que, dans ses étreintes brutales, il lui fit des contusions qui produisirent les taches en question. Ajoutons que, pendant les éclipses, ils excitaient les enfants et les jeunes gens à invoquer l'astre souffrant, à l'appeler du doux

nom de *Mama quilla*, ou *Mère lune*, et à la supplier de ne se point laisser mourir, de peur que son trépas n'occasionnât la perte de toute sa race. Les hommes et les femmes répondaient à ces cris et à ces prières, de telle sorte que, dans ces moments solennels, il se faisait dans tout le Pérou un bruit épouvantable, dont rien ne saurait donner une idée. Il va sans dire que quand l'occultation cessait, la joie succédait aux cris de désespoir et de terreur.

Ils appelaient le jour *Punchan*, la nuit *Tuta*, et le matin *Pacari*; ils avaient aussi des dénominations pour désigner les autres parties du jour et de la nuit, telles que l'aurore, midi, minuit, et le crépuscule.

Ils vénéraient singulièrement l'arc-en-ciel, tant à cause de ses couleurs brillantes que parce que ces couleurs venaient du soleil. Les rois du Pérou le placèrent même dans leurs armes impériales.

Ils croyaient voir dans les dessins de la voie lactée, l'image d'une brebis qui allaitait un agneau. Ils voyaient, dans l'apparition des comètes, l'annonce de grandes calamités publiques, telles que la mort de l'empereur et la destruction du royaume. Quant à la planète de Vénus, comme ils la voyaient briller le matin et le soir, ils disaient que le soleil, en qualité de roi des étoiles, ordonnait à celle-ci, comme la plus belle de toutes, de se tenir sans cesse auprès de lui.

Quand ils voyaient le soleil se coucher à l'horizon, ils étaient persuadés qu'il se plongeait réellement dans l'Océan, et que sa chaleur desséchait la plus grande partie de la mer; que, pour réparer le matin à l'orient, il passait par-dessous la terre, qu'ils supposaient être sur l'eau.

Leurs connaissances en médecine étaient tout aussi bornées : ils employaient les purgatifs, les vomitifs et la saignée, mais sans aucun discernement. Quand ils éprouvaient de violents maux de tête, ils se faisaient tirer du sang de la partie du front qui se trouve entre les sourcils. Leur lan-

cette se composait d'un petit caillou pointu fixé au bout d'un manche fendu en deux. Ils avaient des substances qui provoquaient à la fois le vomissement et les évacuations alvines; mais ils en usaient avec si peu de sagacité, que l'administration de ce remède équivalait presque à un empoisonnement et mettait le malade à deux doigts de la mort. Les herboristes, les hommes les plus instruits, et certaines vieilles femmes, quelque peu sorcières, faisaient l'office de médecins. Quand les enfants à la mamelle tombaient malades, on leur faisait boire de l'urine, puis on les en frottait par tout le corps, et on les enveloppait bien soigneusement dans leurs langes. En outre, quand on coupait le cordon ombilical du nouveau-né, on en laissait un bout d'une certaine longueur; lorsqu'il était tombé, on gardait ce reliquat très-précieusement, pour le faire sucer à l'enfant quand il serait malade. Ils appelaient le frisson de la fièvre tierce *chuëchu*, c'est-à-dire, *tremblement*, et la chaleur qui le suivait *ruppa*, c'est-à-dire brûlure. Du reste, ils ne paraissent pas avoir eu la moindre idée de la circulation du sang.

Garcilasso de la Véga assure qu'ils étaient assez experts en topographie; il appuie cette assertion sur un plan en relief de la ville de Cuzco exécuté par les Indiens après la conquête. Ce plan, à ce qu'il paraît, reproduisait fidèlement et au naturel les places, les rues, les carrefours, les édifices, les ruisseaux, et même les environs de la ville. Mais cet exemple ne prouve qu'une chose : c'est que les Péruviens avaient un talent d'imitation assez remarquable; encore ne s'agit-il pas des anciens Péruviens, mais bien des indigènes du temps de l'invasion.

L'arithmétique leur était plus familière. Bien qu'ils ne s'aidassent pas de l'écriture, ils pouvaient se livrer à des calculs assez compliqués au moyen de leurs quipos. Nous avons dit que leurs cordons allaient jusqu'à cent mille; le grand nombre des fils et des nuances dont ils se composaient nécessitait des

supputations multipliées dont il paraît qu'ils se tiraient facilement; reste à savoir s'ils avaient une idée des combinaisons de nombres qui forment la base de l'arithmétique, considérée comme science.

Ils cultivaient la poésie et même l'art dramatique. Les amatas composaient des comédies et des tragédies qu'on représentait, pendant les fêtes solennelles, devant le roi et les grands personnages de la cour. Les rôles étaient remplis par des individus de la classe aristocratique, et particulièrement par des fils de curacas. Le sujet des tragédies roulait d'ordinaire sur les exploits et la puissance des Incas et des autres hommes illustres. Quant aux comédies, elles traitaient des choses de la vie civile et même domestique. Les acteurs qui s'étaient le mieux acquittés de leur tâche, recevaient en récompense des bijoux et d'autres objets précieux.

Le rythme de leur poésie était varié, mais régulier; l'amour en était le sujet habituel. Cependant ils s'exerçaient quelquefois sur les actions glorieuses de leurs souverains et sur les grands événements dont ils avaient conservé la tradition. Ils composaient de petites pièces de vers dans la forme des anciens rondeaux espagnols. Le P. Blas Valera, dans ses Mémoires, cite un petit fragment de poésie qui n'est pas sans charme. Le sujet est un mythe populaire sur les météores, tels que le tonnerre, la pluie, la grêle et la neige. Les Péruviens croyaient que le créateur de toutes choses avait placé dans le ciel la fille d'un roi, en lui mettant à la main une cruche pleine d'eau, pour qu'elle en répandît de temps en temps le contenu sur la terre quand elle en aurait besoin; ils ajoutaient que le frère de cette jeune fille cassait quelquefois la cruche, et que le bruit qui en résultait produisait le tonnerre. Les hommes étant, à leurs yeux, plus méchants et plus farouches que les femmes, ils voulaient que le fracas et les explosions redoutables de la foudre fussent l'ouvrage d'un homme, tandis que la pluie, la grêle

et la neige devaient provenir d'une femme, créature plus faible et plus bienveillante. C'est sur cette croyance qu'un Inca, poète habile et renommé, avait composé la pièce de vers dont voici la traduction, telle que la donne, d'après l'original, l'historien Garcilasso de la Véga :

Belle fille,
Ton frère pluvieux
Brise maintenant
Ta petite cruche,
Et c'est pour cela
Qu'il tonne, qu'il éclaire,
Et que la foudre tombe.
Toi, fille royale,
Tu nous donnes par la pluie
Tes belles eaux.
Quelquefois aussi
Tu fais grêler sur nous,
Et neiger de même.
Celui qui a fait le monde,
Le Dieu qui l'anime,
Le grand Viracocha,
T'a donné l'âme,
Pour remplir cette charge
Qu'il t'a confiée.

Les Péruviens paraissent avoir été beaucoup moins avancés dans l'art musical, art, du reste, relativement moderne chez tous les peuples. Nous n'ajouterons rien à ce que nous en avons dit en parlant des mœurs et coutumes de ce peuple.

Les Péruviens, considérés comme nation, avaient deux langues différentes : l'une parlée exclusivement par les Incas, et dont les autres classes ne comprenaient pas un seul mot, espèce de langage maçonnique interdit aux profanes ; l'autre répandue généralement dans tout le royaume, grâce aux soins des empereurs. Cette communauté d'idiome avait de précieux avantages : d'abord celui d'établir un lien entre les divers peuples dont se composait la population de l'empire péruvien ; en second lieu, celui de faire adopter plus facilement les institutions et les lois des Incas par les tribus subjuguées ; enfin, celui d'établir sur tout l'empire un certain niveau de civilisation, en accoutumant peu à peu les peuplades les plus farouches aux mœurs, aux connaissances et aux habitudes des Péruviens. Nous croyons intéressant de citer quelques détails que nous trouvons dans le P.

Blas Valera, sur cette langue générale ; nous conservons l'ancienne traduction française, qui rend merveilleusement la naïveté et les tournures originales du vieux espagnol :

« Quoiqu'il soit vrai, dit le pieux ecclésiastique, que chaque province ait son langage particulier différent des autres, cependant il y en a un général, qu'on appelle *la langue de Cuzco*, laquelle était en usage, du temps des rois incas, depuis Quito jusqu'au royaume de Chili et de Tucumac. Les Caciques et les Indiens, dont les Espagnols se servent comme d'agents dans leurs affaires, parlent encore cette langue. Et il faut remarquer qu'à mesure que les rois incas soumettaient à leur empire quelque royaume ou quelque province, la principale chose qu'ils recommandaient à leurs nouveaux sujets, était d'apprendre la langue de la cour de Cuzco, et de l'enseigner à leurs enfants. Mais, afin qu'on pût exécuter leur commandement, ils envoyaient des Indiens natifs de cette ville, pour les instruire dans la langue et dans la manière de vivre de cette cour. Ils donnaient à ces maîtres des héritages et des maisons dans les villes et dans les provinces, afin de les obliger à s'y naturaliser, et que eux et leurs enfants y enseignassent à perpétuité cette langue. Outre cela, les gouverneurs incas préféraient aux charges de la république ceux qui savaient mieux parler cette langue générale ; aussi tout le monde l'entendait, et par ce moyen les Incas gouvernaient en paix tout leur empire et tous leurs sujets de quelque nation qu'ils fussent. »

Nous ne pousserons pas plus loin ce tableau de la condition intellectuelle des Péruviens. Dans tout ce que nous avons dit sur les mœurs, les usages, l'industrie, le gouvernement, les lois et les connaissances de ce peuple, nous n'avons pas entendu indiquer une seule époque, une seule période de son histoire. Nous avons résumé les manifestations de sa vie sociale, telle qu'elle s'est développée pendant toute la durée de l'empire

des Incas jusqu'à la conquête espagnole. Nous avons réuni dans un même cadre toutes les institutions élaborées successivement par les souverains indigènes. Il ne faut donc pas, en lisant cet exposé, rapporter ce que nous disons à telle ou telle époque en particulier, car notre travail embrasse tout le temps de la domination des enfants du soleil.

Il ne nous reste plus, pour compléter ce que nous avons à dire sur les temps anciens, qu'à raconter l'histoire proprement dite des empereurs du Pérou, ce que nous ferons brièvement, en élaguant de notre récit tous les faits et tous les détails qui, par leur nature, devaient entrer dans le tableau général de la civilisation péruvienne.

DYNASTIE DES INCAS. — Nous avons peu de chose à dire sur le règne du premier Inca, Manco Capac. Le lecteur sait déjà quels furent les commencements de la domination de ce réformateur, ses actes les plus importants, la nature et les tendances de ses institutions. Ce qu'il nous reste à rappeler de cette époque ne vaut guère la peine d'être cité autrement que pour mémoire.

Après sept ou huit ans de propagande et d'efforts couronnés de succès, Manco Capac vit le nombre de ses adeptes s'accroître au point de lui permettre de lever une armée, pour réduire par la force ceux des indigènes qui ne voulaient pas céder à ses exhortations. Il soumit à ses lois toute la partie orientale jusqu'à la rivière de Paucartempé, quatre-vingts lieues à l'ouest jusqu'à l'Apurimac, et neuf lieues au sud jusqu'à Guequezona. Après avoir fondé Cuzco, il bâtit treize villages vers l'est, trente vers l'occident, dans l'espace de huit lieues, forma des colonies dans tout le territoire conquis, et peupla les parties les plus fertiles et les moins habitées.

Manco vécut, suivant le calcul des historiens du Pérou, vers le onzième siècle de notre ère. C'est à lui que les Péruviens furent redevables de la construction du temple du soleil à Cuzco. C'est

lui qui fit élever ce couvent dans lequel étaient cloîtrées les vierges consacrées au soleil. Pour distinguer les princes du sang impérial des autres personnages de la cour, et les désigner au respect de la foule, il ordonna que, à son exemple, tous les hommes de sa famille eussent la tête rasée, et qu'on ne leur laissât qu'une touffe de cheveux au sommet du crâne. Il voulut aussi qu'ils eussent, comme marque distinctive, les oreilles percées. Mais comme signe visible et irrécusable de l'origine impériale, il établit que tous les membres de sa famille porteraient un bandeau de laine rouge qui faisait plusieurs fois le tour de la tête en forme de turban. Cette espèce de diadème fut nommé *llauta*.

Le règne de Manco Capac dura, dit-on, trente ou quarante ans. Quand ce souverain vit approcher le moment de sa mort, il réunit autour de lui sa famille, ainsi que les plus éminents de ses sujets, et leur adressa un long discours dans lequel il recommanda à son fils Sinchi Roca le bonheur de son peuple, aux Péruviens la fidélité et l'obéissance à son héritier.

Les funérailles du roi furent célébrées pendant trois mois consécutifs. Le souvenir de ce grand homme resta entouré d'une vénération superstitieuse fondée sur ses qualités éminentes et sur les services immenses qu'il avait rendus aux peuples du Pérou.

Sinchi Roca, une fois en possession du pouvoir, épousa sa sœur, Mama Oello, afin que ses enfants fussent doublement légitimes, et tinssent également de leur mère et de leur père, leur droit à la couronne. Le mariage entre frère et sœur constituait un privilège exclusif en faveur du souverain ; il était fondé sur cette considération que la race des Incas devait toujours rester pure de toute mésalliance, et que rien ne pouvait mieux assurer la virginité du lignage impérial que ces unions entre si proches parents.

Ce fut sous le règne de Sinchi Roca que se fit la division de l'empire pé-